

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

—Madame a dit de la laisser crier. Il faut qu'elle s'habitue à vous, madame. C'est votre petite-fille, après tout, et la plus jolie des petites-filles encore! Tenez, je m'assieds là. Allez lui donner une de ces fleurs rouges dont elle avait envie. Peu de chose suffit pour calmer une mignonne comme elle!

Les fleurs rouges ne calmèrent pas Rosel. Tantôt repoussant la main de sa grand'mère, tantôt lui arrachant les fleurs pour les jeter n'importe où, elle poussait de tels cris que Mme Orvanne, exaspérée, la mit rudement à terre.

—Tiens, tu m'ennuies à la fin.

Mais, alors, un gros chien de Berger, qui arrivait en gambadant, épouvanta si bien la petite fille qu'elle se blottit dans l'abri qui lui sembla le plus près, le plus sûr: la robe de sa grand'mère.

La paysanne haussa les épaules.

—Tu as peur? Misti n'est pas méchant. Misti, caresse vite cette petite demoiselle.

Et Rosel sentit tout à coup une langue qui se promenait sur ses mains, sur sa figure.

Ça ne mangeait donc pas les enfants, ce grand loup-là?

Un peu rassurée, elle montra un œil, puis un autre. Le chien continuait ses caresses. Alors, entourant de ses deux bras potelés le cou de l'animal, elle posa doucement un baiser sur son poil hérissé.

—Vous voilà amis, dit la mère Orvanne; puisque tu es sage maintenant, veux-tu voir mes poules? de jolies poules qui font des œufs tout blancs? Je t'en donnerai un.

Un œuf "tout blanc" tentait sans doute Rosel, car elle mit sa petite main dans celle de la paysanne, et

se trouva bientôt en présence d'un coq majestueux, dont la crête rouge

et la queue chatoyante excitèrent son admiration, de poules coquettement huppées et de poussins d'un jaune d'or.

—Tiens, jette-leur ça, dit la mère Orvanne, apportant du grain à l'enfant.

Et Rosel se vit entourée d'un bataillon affamé qui l'amusa tellement, que, le grain épuisé, elle tendit sa robe d'un geste de prière.

—Core, dis?

Elle était si jolie, avec ses grands yeux bleus candides, sa petite bouche fraîche, son visage rouge de plaisir sous le chapeau de dentelle, que Mme Orvanne eut un tressaillement d'orgueil et se pencha vers elle :

—Tu en auras si tu veux m'embrasser.

Rosel hésita, puis, voyant un sourire sur le visage hâlé, elle avança les lèvres et donna le baiser demandé.

—Tu es une gentille petite fille, voilà du grain. Quand ce sera fini, nous irons visiter Roussette et Blancblanc.

Roussette, une vache trapue, qui ruminait dans le pré tout fleuri, se laissa traire, pour Rosel, un bol de lait mousseux; Blancblanc, une chèvre folâtre, consentit à promener Rosel sur son dos...

De loin, Daisy entendait les rires, les cris joyeux de l'enfant.

"Monsieur sera content, Madame aussi, pensait-elle. Mais vrai, à la place de la petite, je ne me serais pas habituée à cette tête-là."

Elle fut bien plus étonnée encore quand elle vit revenir Rosel dans les bras de sa grand'mère, en babillant comme un oiseau.

—Vous me la conduirez tous les jours, ordonna la paysanne, elle m'aime bien, maintenant. Dis-moi adieu, Rosel.

Avec élan, les lèvres pourpres se posèrent sur le visage ridé. Et la caresse était sans doute infiniment douce, car si, une minute plus tard, Daisy se fût retournée, elle eût pu voir la mère Orvanne qui, les yeux

pleins de larmes, les regardait partir.

VI

Chalet des Saules,

Orcines, le... 18...

"C'est vrai, May, je suis bien silencieuse et tu as raison de me gronder. Je crois ne t'avoir pas écrit depuis la guérison de Jacques, et... il y a déjà longtemps de cela, du moins il me semble qu'il y a longtemps.

"La cause de ce mutisme? Pas l'oubli, sûrement, mais l'atmosphère ambiante qui me plonge dans une petite torpeur sotte. Comme tu vas arriver bientôt, je pense: "Quand May sera là, je lui dirai telle et telle chose", et je laisse dormir la plume.

"Tu te fâches? Pardonne-moi vite. Voici une lettre, une lettre confiante, pas gaie, malgré un soleil merveilleux, des concerts d'oiseaux, des fleurs à profusion.

"Nos excursions charmantes avec Jacques, — de vraies promenades d'amoureux! — ont été subitement interrompues par la malignité de ma belle-mère. Le mari de "la Francine", directeur du sanatorium de Durtol, étant tombé malade, Mme Orvanne a indiqué son fils comme remplaçant de bonne volonté. Les Lordier, ravis, se sont empressés d'accepter, et Jacques, content d'obliger un ancien condisciple, a dit "oui" de tout son cœur.

"Dès le second jour, mon mari est revenu de Durtol en disant: " — Je crois Lordier un homme perdu". De fait, une semaine après, le pauvre garçon est mort tranquillement, sans souffrances, presque le sourire aux lèvres, paraît-il.

"Je pensais qu'une fois les premiers moments de désarroi passés, Jacques resterait au chalet des Saules, et que nous reprendrions notre vie campagnarde à deux... Non. Un soir, alors que, nous promenant dans le jardin, j'exprimais très chaudement mon plaisir de l'avoir enfin de nouveau tout à moi, il me